John D. CAPUTO, La faiblesse de Dieu. Une théologie de l'événement

Traduit de l'anglais par John E. Jackson, Genève, Labor et Fides, 2016, 480 p.

Daniel Vidal

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/33541>
DOI : 10.4000/assr.33541
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017
Pagination : 304-305
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « John D. CAPUTO, La faiblesse de Dieu. Une théologie de l'événement », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 22 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/33541> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.33541>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

John D. CAPUTO, La faiblesse de Dieu. Une théologie de l'événement

Traduit de l'anglais par John E. Jackson, Genève, Labor et Fides, 2016, 480 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

John D. CAPUTO, La faiblesse de Dieu. Une théologie de l'événement, Traduit de l'anglais par John E. Jackson, Genève, Labor et Fides, 2016, 480 p.

- 1 Contre une théologie « forte » qui pense Dieu comme « être » par excellence, et puissance, pouvoir, gloire, et règne – ne plus véritablement penser ni peser, mais *dire* le nom de Dieu comme sans être ni puissance, qui n'est fort que de sa faiblesse, ainsi qu'en témoignent des passages essentiels de la Bible, dont Paul en sa Première épître aux Corinthiens, et Luc. L'envers du monde, son revers, son neutre et aussitôt sa déroute et sa négation. Une théologie « faible » se propose, qui n'est pas sans rapport avec le travail de la théologie négative ou le travail de la mystique à même l'assomption d'une théorie d'un sujet dévoyé du monde. Mais il y va, en la théologie de la faiblesse de Dieu, d'une conception résolument objectée à tout ce qui pense Dieu comme le nom d'une puissance qui « serait » au-delà du temps et comme une récompense pour qui est habité par la foi. Loin que le « nom de Dieu » soit le nom d'une *entité*, il est le nom d'un *événement*. Qui est, selon les termes de l'auteur, « abrité » par le nom – et de ce nom même il faut le délivrer pour que cet événement soit, et vienne fonder le « royaume ». D'emblée, une philosophie se déploie, qui répond au plus près de ce que signifie tel événement, en sa fulgurance et son inconditionnalité. Levinas, Kierkegaard, Heidegger sont conviés par l'auteur, en toute rigueur, pour asseoir en raison phénoménologique cette pensée de l'événement, cette impensable et impossible aventure de l'esprit qui advient à l'homme comme son défi le plus haut. Mais, plus radicalement encore, Derrida apparaît comme le penseur le plus proche des thèses de Caputo, et son

théorème de la *déconstruction*, qui trouve, en cette théologie « faible », une légitimation exceptionnellement bienvenue. À double titre. D'une part, l'événement-Dieu est l'acte le plus radical de « déconstruction » de la présence, qui renverrait, sinon, à la théologie de la puissance et de l'être. Et qui signe le désengagement complet de toute pensée « économiste », au regard de laquelle tel événement est pur scandale. D'autre part, si l'événement suppose un horizon d'attente, il est formidable ouverture à la « possibilité de l'impossible », par quoi l'attente même est déstabilisée. Pour rassembler les fils de cette attente et de cette capacité à l'impossible, Derrida eût « défini » Dieu et son nom comme cette « force faible de l'inconditionnel dénué de souveraineté ». Ce que reprend à son compte Caputo, pour dire la ruine en Dieu de toute puissance et de toute prééminence. Et la confrontation de l'homme à ce qui relève de la non-raison, dont la déraison n'est que l'ombre portée.

- 2 L'événement qui « s'abrite » dans le « nom de Dieu » est cette « promesse ouverte » que ce nom lui-même ne peut contenir, et qu'il faut donc libérer de cette ultime contrainte. Cette promesse appartient à un ordre qui « perturbe le monde à partir de sa force faible ». Elle est « appel » plus que causalité, « provocation » plus que présence. Elle ressort de l'ordre ou du désordre, de l'excès, du débordement, de la « surprise ». Elle est provocation, prophétie, qui en appelle « à l'au-delà de l'être depuis ce qui se trouve en dessous de lui ». Le « royaume de Dieu » ? : « Partout où le manque de pouvoir exerce sa force. » Le nom de Dieu est le nom d'une « perturbation », et son « royaume », un champ de forces brouillées. Imprévisible est l'événement, cet appel dont la « force faible » meut véritablement qui le reçoit, destinataire d'une sollicitation qui le « déconsolide ». C'est donc par le scandale, ainsi que le nomme Kierkegaard, que Dieu rend manifeste sa faiblesse, à quoi eût pu répondre *La faiblesse de croire* de Michel de Certeau. Par cet appel, par cette défaillance ou faillite de Dieu en sa non-puissance et son non-être, « quelque chose fait voler en éclat l'horizon de monde ». Toute existence, aussi bien, devient un risque, le monde devient principe d'incertitude, et d'imprévisibilité. Walter Benjamin dira qu'il n'est d'humain que sous le sceau du drame. De cette dramaturgie, ou plus exactement de cette « dramatique » existentielle, participe le « sujet phénoménologique » en tant qu'il reçoit cet appel sans pouvoir l'identifier : « L'appel surgit de je ne sais où, de la profondeur. » Plus avant dans l'ouvrage, l'auteur dira l'inconscient, le désir – ce « je-ne-sais-quoi », qui décide de tout et que Vladimir Jankélévitch disait de l'ordre du « presque-rien », en réponse anticipée au penseur de la théologie de la faiblesse.
- 3 Être interpellé « non par ce qui existe, mais par ce qui promet », célébrer l'événement « qui est autrement qu'être », seule ce que l'auteur nomme une « poétique de l'impossible » est à même d'en faire l'aveu et d'en dire la nécessité et la jubilation. L'appel, la promesse, la sollicitation se disposent au-delà ou en deçà du langage, au seuil du verbe, au plus loin de la représentation symbolique, au plus haut de la prophétie et de la passion. « Pathos, passion, désir, folie », telles sont la chair et la pente des mots qui reçoivent l'appel de Dieu en sa faiblesse. Mais un appel qui ne vient pas d'une source identifiable, définie, probable, possible. Non, « le côté caché de la source est en vérité constitutif de l'appel », Dieu ne se peut que faible, caché, indécidable, improbable. Inconditionnel. Lové ainsi en toute existence comme en son « abri » de plus haute résonance. Si l'appel qui traverse cette existence, « déloge le règne de l'être », « réduit à rien les choses qui s'enorgueillissent de posséder être et présence », alors tout possible devient impossible, tout impossible devient possible. L'horizon

bascule d'un monde géré par une structure économique, avec gain et perte, en un outre-monde que signe l'avènement de l'impossible. En pure perte, pourrait-on dire, si cette perte elle-même ne renvoyait à la pensée d'une économie bien tempérée. L'événement de l'impossible, cette marque « divine », ne constitue pas une promesse définie, qu'il conviendrait d'entendre comme horizon de toute action, mais comme mouvement et chemin, passage plus que destination. Moins encore destin. Il faut, écrit l'auteur, « laisser s'épancher en soi » cet appel et cet événement, comme quelque chose « qui appelle de l'intérieur du nom de Dieu, quelque chose que nous désirons ». Dieu, cet appel d'un désir fou. Qui s'adresse à chacun selon, précisément, son désir propre, en tant qu'« existant » singulier, sacré – universel par son exceptionnalité même. « Exposer le monde au nom de Dieu », c'est faire exploser ce monde par la faiblesse même dont ce nom porte témoignage : « Toutes les perturbations sont logées dans l'événement de ce nom. » Et, par principe, le temps. Le temps est temps ruiné – « temps de la perte irréparable », mais qui est, pour l'auteur, temps du « salut », temps du « royaume », parce que désengagé de toute obligation économique. Tout alors, devient possible, en cette somptueuse déraison, cet excès, ce déséquilibre, ce grand retournement. L'autre est cela-même qui fonde le sujet. « Être quelque chose d'existant, être un sujet », c'est échapper « à la prison de l'être », mettre notre pouvoir « en danger », être dépossédé de soi et possédé de l'autre, cet acte d'hospitalité qui signe le triomphe de la faiblesse sur la force de la loi.